

SUR LA VANITÉ DES MOTS

Un rhétoricien du temps passé disait que son métier consistait à prendre des choses petites et à les faire paraître et trouver grandes. C'est un cor-donnier qui sait faire de grands souliers pour un petit pied¹. On lui eût fait donner le fouet à Sparte pour se targuer d'exercer un art trompeur et mensonger. Et je crois qu'Archidamos, qui en était le roi, n'entendit pas sans étonnement la réponse de Thucydide² auquel il demandait qui était le plus fort à la lutte, de Périclès ou de lui : « Cela serait malaisé à établir, dit-il, car, lorsque je l'ai mis à terre en luttant, il persuade à ceux qui l'ont vu qu'il n'est pas tombé et il gagne la partie. » Ceux qui masquent et fardent les femmes font moins de mal, car c'est une affaire peu préjudiciable de ne pas les voir dans leur état naturel, tandis que les précédents font profession de tromper, non pas nos yeux, mais notre jugement, et d'abâtardir et corrompre l'essence des choses. Les États qui sont restés [longtemps bien] réglés et bien gouvernés, comme celui des Crétois ou celui des Lacédémoniens, n'ont pas fait grand cas des orateurs.

Ariston³ définit sagement la rhétorique : « la science de persuader le peuple » ; Socrate, Platon⁴ : « l'art de tromper et de flatter » ; et ceux qui nient cela dans la définition générale [qu'ils en donnent] le prouvent partout dans leurs préceptes.

Les Mahométans en interdisent l'enseignement à leurs enfants à cause de son inutilité⁵.

Quant aux Athéniens, voyant combien son usage, qui avait très grand crédit dans leur ville, était pernicieux, ils décidèrent que sa principale partie – celle qui consiste à exciter les passions – en serait supprimée en même temps que les exordes et les péroraïsons.

1. Ce passage sur les rhétoriciens – y compris la comparaison – est inspiré de Plutarque : *Dicts notables des Lacédémoniens*. « On louait [devant Agésilas] un maître de Rétorique de ce qu'il pouvoit par son éloquence amplifier et rendre grandes les choses petites, et appetisser les grandes. "Je ne trouverois pas bon, dit-il, un cordouannier qui à un petit pied chausseroit un grand soulier." »

2. Il s'agit de Thucydide d'Alopécè (vers 500-après 445 av. J.-C.), qui était chef du parti aristocratique à Athènes et adversaire de Périclès. Plutarque, *Périclès*, XIV, 1-3.

3. Ariston de Chio, philosophe stoïcien (III^e siècle av. J.-C.), surnommé la Sirène à cause de son éloquence persuasive. Source : Quintilien, *Institution oratoire*, II, 15.

4. Cf. Platon, *Gorgias*, auquel se réfère Quintilien, *ibid.*

5. Guillaume Postel, *Des histoires orientales et principalement des turkes* (éd. de 1575).

La rhétorique est un outil inventé pour manipuler et agiter une foule et un peuple révolté et c'est un outil qui ne s'emploie que pour les États malades, comme la médecine¹ ; dans ceux où le bas peuple, où les ignorants, où tous les hommes ont eu tout le pouvoir, comme celui d'Athènes, de Rhodes et de Rome et où les affaires [publiques] ont été dans une perpétuelle tempête, là ont afflué les orateurs, Et, à la vérité, on voit peu de personnages, dans ces États-là, qui se soient poussés à une position très influente sans le secours de l'éloquence : Pompée, César, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus ont pris là leur grand appui pour s'élever à cette grandeur d'autorité où ils sont finalement arrivés et ils s'en sont aidés plus que des armes : contrairement à l'usage des meilleurs temps. En effet L. Voluminius, parlant favorablement en public de l'élection que l'on avait faite en les personnes de Q. Fabius et de P. Decius : « Ce sont des gens naturellement aptes² à la guerre, grands par leurs actions ; au combat du babillage, ils sont inexperts : ce sont des esprits vraiment consulaires ; les hommes subtils, éloquentes et savants sont bons pour la ville : [bons pour être] des prêteurs pour rendre la justice³. »

L'éloquence a été le plus florissante à Rome lorsque les affaires [publiques] ont été dans le plus mauvais état et que l'orage des guerres civiles les agitait, de même qu'un champ libre et non travaillé porte les herbes les plus vigoureuses. Cela explique, semble-t-il, que les gouvernements qui dépendent d'un monarque en ont un moindre besoin que les autres, car la bêtise et la facilité [d'être persuadé] que l'on trouve dans le peuple et qui le rend sujet à être manipulé et conduit par les oreilles au doux son de cette harmonie sans qu'il arrive à peser et à connaître la vérité des choses grâce à la force de la raison, cette facilité, dis-je, ne se trouve pas aussi aisément chez un seul homme ; et il est plus aisé de le préserver, par une bonne éducation et de bonnes idées, de l'action de ce poison. On n'a pas vu sortir de Macédoine ou de Perse quelque orateur de [grand] renom.

J'ai dit ces quelques mots de la rhétorique à propos d'un Italien avec lequel je viens d'avoir un entretien : c'est un homme qui, en qualité de maître d'hôtel, a servi feu le cardinal Caraffa jusqu'à sa mort⁴. Je le faisais parler de sa charge. Il m'a fait un exposé sur cette science de gueule

1. Montaigne écrit les « estats malades » ; cela paraît bien avoir ici le sens politique (un État), comme le montre la reprise : dans ceux où [...] comme celui d'Athènes. Comme la médecine : il faut entendre : comme l'art médical est utilisé (pour un corps malade).

2. Le texte dit : « propres à... », mot que l'on pourrait garder (cf. propre à rien).

3. Tite-Live, *Histoire romaine*, X, 22.

4. Ce cardinal, neveu du pape Paul IV, était mort en 1561.

avec une gravité et une attitude magistrales comme s'il m'avait parlé de quelque grande question de théologie. Il m'a décrit différents appétits : celui que l'on a à jeun, celui que l'on a après le second et le troisième service ; [il m'a indiqué] les moyens tantôt de lui plaire simplement, tantôt de l'éveiller et de le stimuler ; l'administration de ses sauces, premièrement en général et puis en particularisant les qualités des ingrédients et leurs effets ; les différences des salades selon leur saison, celle qui doit être réchauffée, celle qui demande d'être servie froide, la façon de les orner et embellir pour les rendre en outre agréables à la vue. Après cela, il a abordé l'ordre du service, [et a été] plein de belles et importantes considérations,

nec minimo sane discrimine refert

*Quo gestu lepores, et quo gallina secetur*¹.

[et il n'est certes pas d'une minime importance de distinguer la façon de découper un lièvre et de découper une poule.]

Et tout cela [était] enflé de mots riches et magnifiques, les mots mêmes que l'on emploie pour traiter du gouvernement d'un empire. Un souvenir m'est venu à propos de mon homme² :

Hoc salsum est, hoc adustum est, hauc lautum est parum,

Illud recte ; iterum sic memento ; sedulo

Moneo quae possum pro mea sapientia.

Postremo, tanquam in speculum, in patinas, Demea,

*Inspicere jubeo, et moneo quid facto usus sit*³.

[Ceci est (trop) salé ; ceci est brûlé ; ceci a trop peu de goût ; cela est bien, souviens-toi de faire de même la prochaine fois ; je les instruis aussi soigneusement que je peux, selon mon faible savoir. Enfin, Demea, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle comme dans un miroir et les avertis de tout ce qu'ils ont à faire.]

Toujours est-il que les Grecs eux-mêmes louèrent grandement l'ordre et la disposition que Paul-Émile observa dans le festin qu'il leur donna au retour de la Macédoine⁴ ; mais je ne parle pas ici des réalités, je parle des mots.

Je ne sais pas si les autres ont en ce cas la même réaction que moi, mais, quand j'entends nos architectes s'enfler de ces grands mots de pilastres, architraves, corniches, d'ouvrage corinthien et dorique et de termes sem-

1. Juvénal, *Satires*, V, 125.

2. Le texte est : « il m'est souvenu de mon homme ».

3. Térence, *Les Adelphes*, III, 5.

4. Macédoine, où il avait battu le roi Persée, à Pydna en 168, libérant ainsi la Grèce, comme disaient les Romains. Plutarque, *Paul-Émile*, V.

blables de leur jargon, je ne puis empêcher mon imagination de s'emparer aussitôt du palais d'Apolidon¹, et, dans la réalité, je trouve que ce sont les malheureuses parties de la porte de ma cuisine.

Entendez les gens parler de métonymie, métaphore, allégorie et autres semblables noms grammaticaux : ne semble-t-il pas que l'on décrive quelque forme de langue rare et étrangère ? Ce sont des qualifications qui concernent le langage² de votre femme de chambre.

Voici une tromperie voisine de la précédente : c'est celle qui consiste à nommer les fonctions de notre État en employant les titres importants des Romains bien qu'elles n'aient avec eux aucune ressemblance concernant la charge exercée et qu'elles aient moins d'autorité et de pouvoir encore. Et en voici une autre qui servira un jour, à mon avis, de preuve d'un singulier défaut d'appréciation³ de notre siècle : elle consiste à appliquer à qui bon nous semble, sans qu'il en soit digne, les surnoms les plus glorieux dont l'antiquité ait honoré un ou deux personnages en plusieurs siècles. Platon a obtenu, par le consentement de tous, le surnom de divin, que personne n'a essayé de lui contester ; et [maintenant] les Italiens qui se vantent – et avec raison – d'avoir généralement l'esprit plus éveillé et le jugement plus sain que les autres nations de leur temps, viennent de gratifier de ce qualificatif l'Arétin⁴ en qui, mis à part un style bouffi et boursoufflé de traits d'esprit, ingénieux à la vérité, mais bizarres et qu'il va chercher bien loin, et outre enfin son éloquence, quelle qu'elle puisse être, je ne vois pas qu'il y ait rien qui soit au-dessus des auteurs ordinaires de son siècle ; tant s'en faut qu'il approche de cette divinité antique. Quant au surnom de « grand », nous l'attachons [aux noms] de princes qui n'ont rien au-dessus de la grandeur ordinaire.

1. Il est question de ce palais dans *Amadis*, roman de chevalerie dont le texte original, en espagnol, avait paru en 1508 et avait été traduit en français en 1540.

2. Le mot du texte est « babil », que l'on aurait pu garder bien qu'il soit vieilli : Montaigne oppose « langage rare/babil de votre chambrière » : nous avons cru pouvoir rendre cette opposition par langue/langage.

3. « Singulière ineptie », dit le texte, c'est-à-dire : notre siècle décerne à des contemporains des titres que seuls quelques anciens ont mérités.

4. Pietro Aretino, l'Arétin (1492-1556) se rendit célèbre à la cour des papes Léon X, puis Clément VII, par le mordant de son esprit satirique.